Document generated on 08/07/2025 11:44 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La géographie du crime

Danielle Charest, *L'érablière*, Paris, Librairie des Champs-Elysées, 1998, 192 p.

Fred Charleux, *Costaz perd le mort*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 306 p.

Bruno Jobin, *L'assassin au bois dormant*, Outremont, Québécor, 1998, 224 p.

Geneviève Forest

Number 92, Winter 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37891ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Forest, G. (1998). Review of [La géographie du crime / Danielle Charest, *L'érablière*, Paris, Librairie des Champs-Elysées, 1998, 192 p. / Fred Charleux, *Costaz perd le mort*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 306 p. / Bruno Jobin, *L'assassin au bois dormant*, Outremont, Québécor, 1998, 224 p.] *Lettres québécoises*, (92), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

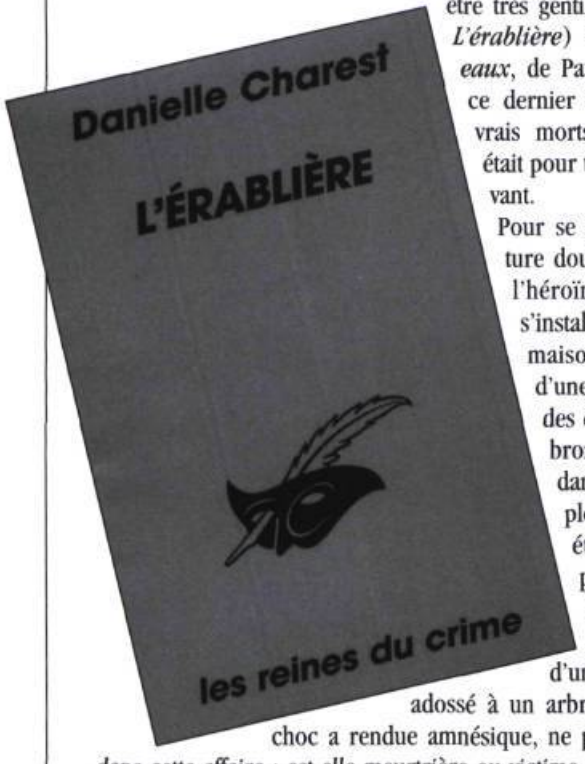
Danielle Charest, *L'érablière*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1998, 192 p.
Fred Charleux, *Costaz perd le mort*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 306 p., 24,95 $.
Bruno Jobin, *L'assassin au bois dormant*, Outremont, Quebecor, 1998, 224 p., 24,95 $.

La géographie du crime

Des victimes, des meurtriers, du style : voilà la base de tout bon roman policier. Chacun des auteurs réunis ici nous sert la recette avec plus ou moins de bonheur.

POLAR
Geneviève Forest

AVEC LA MÉDECIN-LÉGISTE KAY SCARPETTA flanquée, dans ses enquêtes, d'une nièce lesbienne rattachée au FBI, Patricia Cornwell a ouvert la voie. Le succès phénoménal de l'auteure états-unienne (elle est traduite en quinze langues) a prouvé que le grand public était prêt pour des héroïnes atypiques. La Québécoise Danielle Charest y a-t-elle puisé quelque inspiration ? En tout cas *L'érablière* — l'histoire située dans la région de Lac-Mégantic exploite « le cadre des sombres forêts canadiennes », souligne l'éditeur français — met en scène un quatuor explicitement lesbien. Mais ce premier roman de M^me^ Charest, à qui l'on doit une thèse sur le rôle des femmes dans la littérature policière, rappellera surtout (en autant qu'on veuille être très gentil envers l'auteure de *L'érablière*) *Ripley entre deux eaux*, de Patricia Highsmith. Or, ce dernier Ripley, qui jumelait vrais morts et faux meurtres, était pour tout dire plutôt décevant.



Pour se consoler d'une rupture douloureuse, Catherine, l'héroïne de *L'érablière*, s'installe cet été-là dans la maison de campagne d'une amie. Partie cueillir des champignons et faire bronzette, elle se réveille dans une érablière, en pleine nuit, après avoir été assommée. Une pochette en plastique traîne sur le sol ; tout près, le cadavre d'un jeune homme est adossé à un arbre. Catherine, que le choc a rendue amnésique, ne peut définir son rôle dans cette affaire : est-elle meurtrière ou victime, complice ou témoin gênant d'un crime ?

Sa route croisera celle de Johanne, de Sophie et de leur amie surnommée Genou. Les trois femmes semblent en savoir long. On apprendra du reste assez vite que la fameuse pochette, oubliée à côté du cadavre maintenant disparu et recherché dans toute la région, appartient à l'une d'elles. Mais pourquoi ces femmes auraient-elles tué un garçon de seize ans ?

Faux polar, *L'érablière* se présente d'abord comme un récit d'atmosphère. Quelques suspects peu crédibles, de toute évidence innocents, viennent meubler une intrigue quelque peu languissante. La police ne découvrira jamais les véritables coupables, d'ailleurs, il n'y a pas eu vraiment meurtre. À la fin, tous croiront que le jeune homme s'est enfui aux États-Unis. Affaire classée et sans intérêt.

Meurtres en ordre alphabétique

Fred Charleux, qui signe également un premier roman, s'inscrit dans un tout autre registre. Ce 19 décembre, à Annecy, on découvre, dans des circonstances inusitées — voire pittoresques —, le cadavre de Jacques Asselin, un citoyen apparemment au-dessus de tout soupçon. L'homme a été trouvé noyé dans sa chambre d'hôtel, puis son corps a été enlevé de la morgue pour être transporté dans une autre ville (d'où le titre de *Costaz perd le mort*). Le lendemain trépasse à Bordeaux un certain Raymond Belval ; il a été électrocuté dans une barque, au beau milieu de la Garonne. Le 21, ce sera au tour de Lucien Chartrand, apparemment dévoré par une bête sauvage dans son magasin de Chalon-sur-Saône... Il semble bientôt évident que ces meurtres assujettis à une logique tout alphabétique soient liés. Il reviendra au commissaire Roger Costaz et à ses acolytes d'en déterminer les tenants et aboutissants.

Ces acolytes, ce sont les inspecteurs Viale et Juillard ainsi qu'un ancien truand — Julien Valencienne alias L'Ouvre-boîtes alias Doigts-de-fée — converti en bistrotier. À l'équipe s'ajoute Pierre Mercadieux, un tueur à gages qu'on a momentanément sorti de prison parce qu'il pourrait bien mettre le commissaire sur la voie. Commence alors, à l'époque des fêtes de fin d'année, une drôle d'enquête impliquant des notables (dont un juge), des hauts gradés de la police, une firme spécialisée dans le redressement financier des entreprises de

même que des gangs mafieux. Ainsi se déploie l'écheveau passablement complexe que devra dénouer Costaz, flic cynique et atypique — mais quel enquêteur ne l'est pas, atypique, dans le polar contemporain — qui épousa jadis la nièce du mafioso Salinieri. Ce dernier, ni tout à fait noir ni tout à fait blanc, offrira du reste à Costaz une collaboration qu'il ne pourra refuser.

Alors que *L'érablière* accorde aux femmes le rôle principal et évalue, en filigrane, les rapports entre les sexes, *Costaz perd le mort* est indubitablement un « livre de gars ». Les rares personnages féminins n'y occupent en effet qu'une fonction accessoire ; au delà de l'enquête proprement dite, c'est la complicité entre le truand réformé et « son » commissaire qui constitue l'armature du récit.

Mais ce polar se caractérise aussi par un ton de comédie noire fondé, jusqu'à l'outrance, sur les jeux de mots et l'argot français (au point qu'on se croirait parfois chez Albert Simonin ou chez San Antonio). L'éditeur — ou l'auteur ? — a eu cependant la mauvaise idée de multiplier les « traductions » en bas de page ; la précaution s'avère vite agaçante, qui précise le sens de termes argotiques aussi usités que *Paname*, *beauf*, *bulles* et *billard*.

Notes surabondantes et humour forcené tempèrent donc le plaisir qu'aura pu procurer une intrigue ingénieusement ficelée en ses deux premiers tiers. Ensuite, Charlieux piétine un peu, semble éprouver quelque difficulté à conclure de façon satisfaisante. La résolution de l'énigme survient-elle trop tôt ? L'auteur donne en tout cas l'impression, dans une dernière partie mal peaufinée, de remplir des pages. *Costaz perd le mort* s'avère néanmoins, malgré ses faiblesses, un intéressant coup d'essai. Aussi est-il permis de croire que, dans son prochain roman, Charleux aura affiné sa manière et mieux étoffé ses personnages.

Bruno Jobin

Purifier par le feu

C'est sur la piste plus coutumière du « tueur en série » que nous convie pour sa part Bruno Jobin. Auteur, déjà, du *Meurtre de Cendrillon* (Quebecor, 1997), Jobin s'amuse à *revisiter* la symbolique des contes de fées. Ce polar-ci repose sur l'idée voulant qu'en toute femme soit tapie une Belle au bois dormant alanguie qui attend, pour se réveiller, la venue du prince. Voilà une idée périlleuse, annonciatrice de clichés ; Jobin ne les a pas évités, même si l'enquête est menée par Martyre Cohen, une inspectrice — forcément atypique ! — d'origine juive. Ce prénom dont on l'a affublée pour rappeler les souffrances de son peuple, l'héroïne, hélas, le porte bien car un accident d'avion survenu dans sa tendre enfance l'a laissée horriblement défigurée.

Les femmes qui meurent sont au contraire terriblement belles. Il y aura d'abord Élisabeth Douville, nièce ou peut-être fille illégitime du mécène Justin Macchabée, « dernier descendant d'une longue lignée d'apothicaires et de pharmaciens » ; la version officielle veut qu'elle ait péri accidentellement le 1er janvier 1996 à Quito, capitale de l'Équateur, lors d'un incendie. Viendra ensuite Charlotte Coderre, vraisemblablement assommée puis brûlée dans une île voisine de Porto Rico. Et maintenant, la jeune chanteuse d'opéra Laura Allison, dont le talent intéresse vivement Macchabée — l'homme est d'ailleurs surnommé, en raison de son mécénat, le « Fantôme de l'opéra » —, est menacée à son tour...

Les trois femmes se ressemblaient étrangement. Et toutes trois recevaient, d'un mystérieux correspondant qui ne se montra jamais, lettres et poèmes brûlant des mots dont elles avaient toujours rêvé (des mots parlant « d'un amour sublime et impossible »). Au point que, « pendant près d'un an, [Charlotte] avait cessé d'exister pour elle-même. Amoureuse d'une ombre qu'elle ne pouvait saisir ». C'est de toute évidence cet homme qui, juste avant de tuer, a envoyé à Élisabeth une tortue des Galapagos, et à Charlotte un toucan. Ces indices mèneront Martyre vers un drôle d'oiseau : le professeur Victor Kerrigan, un bossu qui possède dans la ville de Notre-Dame (!) une boutique spécialisée dans les volatiles exotiques. Et dont la mère, de surcroît, fut une sorte d'Esmeralda.

Quasimodo, Fantôme de l'opéra, Belle au bois dormant : les références abondent dans ce récit, sans qu'on discerne trop quelle signification leur attribue l'auteur. Revues et corrigées par Jobin, les créatures de Victor Hugo et de Gaston Leroux deviennent du coup des parodies. Mais la parodie tourne à vide, diluée dans une intrigue qui reste par trop collée aux éléments habituels de la littérature populaire (sexe, bluette, exotisme, jeunes beautés fatales). On peut enfin interroger cette manie absurde qui consiste à utiliser, à propos des personnages féminins, les stéréotypes les plus éculés. La prémisse de *L'assassin au bois dormant* — des femmes devenues éperdument amoureuses, au point d'en mourir, d'un homme qui leur écrit de belles phrases — est extrêmement contestable. Et finit par nuire à un polar qui, à force de clichés et de psychopathes « tueurs en série », ne sort guère des sentiers battus.